

Little Big Man, de Arthur Penn, 1970

Toujours sur cette thématique de la représentation de l'Autre qui, décidément, m'obsède, j'évoquais, dans mes précédentes chroniques, des films (*Un Homme nommé cheval*, *Danse avec les loups*)



traitant, à contre-pied des westerns classiques, des sociétés indiennes d'Amérique, voire défendant rétrospectivement leur cause durant la longue et brutale conquête de l'Ouest. Le carnaval ethnographique de l'un, l'utopisme *new age* de l'autre ne pouvaient que desservir leurs prétentions communes au respect des peuplades amérindiennes, ainsi que toute forme de discours politique y prenant racine. Ce respect y était en effet conditionnel, les Indiens enfilant les habits de travail du sous-développé de documentaire dans l'un, du renaturé rousseauiste militant dans l'autre, les Wasp y passant *seulement* pour de parfaits abrutis ou d'ignobles crapules, comme si, dans la comparaison (implicite ou explicite), il avait fallu abaisser l'un des termes pour rehausser l'autre.

Little Big Man, sorti en 1970, offre, sur le même sujet, une perspective bien différente, d'abord par son ton drolatique,

proche de celui de la littérature désabusée des Hussards ainsi que de la truculence picaresque d'un Rabelais, ce qui en fait une comédie dramatique presque baroque ; ensuite, parce qu'il traite d'un personnage, aussi candide qu'aventureux, non pas en s'arrêtant sur une brève sèchement taillée, muséale, de sa biographie, mais au contraire en le suivant sur une assez longue partie de sa vie, faite d'incessants allers-retours, d'hésitations, de circonvolutions entre le monde des Indiens et celui des blancs, entre les mythes (concernant les) Indiens et les mythes blancs, étasuniens, cela sans embourber ce même personnage dans l'un de ces parcours initiatiques idiots, linéaires qui livrent une personnalité à tout ce que la vie n'est pas : un fil tendu comme sur un graphique de vente, un flux monocorde fait d'une suite logique d'opérations arithmétiques ; enfin, en ouvrant le propos aux enjeux sociaux et politiques, historiques, qui sous tendent la vie du personnage – un peu à la manière d'un Garcia Marquez qui déploie progressivement l'Histoire autour (puis à l'intérieur) du petit village de Macondo... Ainsi Penn souligne-t-il la pragmatique étatique de la *frontiers*, qui consistait à préserver les grandes propriétés foncières de la menace des petits fermiers sans terre ou des entrepreneurs ruinés en envoyant ceux-ci à l'Ouest, sur les territoires indiens, les pauvres assurant presque mécaniquement les risques et le génocide des Amérindiens pour, plus tard, se faire reprendre leurs terres par les riches (c'est là tout le propos des *Raisins de la colère* de Steinbeck et du magnifique film qui en a été tiré) ; ainsi montre-t-il comment on grugea les populations amérindiennes avec des traités scélérats ou encore

comment, dans le cadre de cette pragmatique de la *frontiers*, qui n'est pas sans rappeler celle d'Israël aujourd'hui, des ambitions politiques (en l'occurrence celles de Custer) pouvaient être servies par quelques massacres pompeusement appelés « guerres »...

Dans *Little Big Man*, Penn réussit, grâce à ce liant si difficile à utiliser qu'est la comédie (surtout quand, dans un propos globalement dramatique, elle est aussi un mode de distanciation du spectateur) à mêler le macro et le micro, l'Histoire et la biographie, le sociologique et le psychologique, l'évocation de structures et celle de la personnalité des individus, la Culture et les mœurs, etc. C'est la marque des grands réalisateurs et des grands films.

Frédéric DUFOING